

Guy-Noël Pasquet

Formation : entre déformation et difformité, ou entre préformation et informité

Dans cette période de forte mobilisation dans les Établissements de formation des travailleurs sociaux (EFTS), ce hors-série est plutôt le bienvenu. Mobilisation par les réformes des référentiels de formation, mais également parce que certains diplômés fêtent leur demi-siècle. Mobilisation également parce que les technologies et les mondialisations bouleversent les pratiques.

J'ai choisi ici de me décentrer de la formation appliquée au travail social pour essayer de porter un regard plutôt philosophique sur la question de la forme. Après tout, la formation n'est-elle pas la question de la forme ? Surtout dans nos établissements de travail social où l'histoire nous montre que nous ne sommes jamais très loin de ce qui est qualifié de déformation, de préformation, de difformité, voire d'informité (ou infirmité ?).

La forme n'est pas une donnée établie une fois pour toute, ayant des frontières immuables. Elle n'est que du temps devenu forme. Le corps est une forme avec ses déformations, ses difformités, ses informations, ses préformations. S'il est transformable, modulable, modifiable, c'est autant par la perception que par l'action directe sur ce qui le compose, sa matière, sa substance. Pensons ici par exemple aux pratiques du maquillage, du *piercing*, aux vêtements, mais aussi au travestissement, à la transsexualité. Ce sont des formes de détournements des marques signifiantes du corps. Le corps est à la fois celui qui est perçu et à la fois celui qui perçoit. Modifier les

formes données à la perception, c'est modifier la manière dont ce corps perçoit. Il y aurait une relation entre la façon dont on est vu et la façon dont on voit, et réciproquement. Le corps n'a pas une forme définitive, identifiée et identifiable dans une continuité sans discontinuité. Son mode d'être est l'altération, autrement dit l'étrangeté du corps enfermé qui pousse de l'intérieur les formes à se modifier, à se transformer. Ce corps perçu comme plasticité est aussi un corps percevant la plasticité du monde. La constitution des identités relève de l'angoisse de la déformation, de l'altération, de l'horreur, de l'écorchure, de l'ecchymose, de la dégradation. L'identité refuse que la forme soit autonome et qu'elle puisse trouver sa raison dans la manifestation d'elle-même en elle-même. La forme n'aurait pas de contenu en elle-même mais serait un réceptacle, un contenant d'un contenu (1) dans cette vieille séparation du fond et de la forme.

La forme a cette particularité qui fait que même prise dans des identités, elle est la manifestation de la plasticité, aussi bien lorsqu'on façonne cette plasticité que lorsqu'elle se métamorphose. La perception de l'altération de la forme trouve son pendant dans l'intervention que l'on porte sur cette forme. C'est bien parce que la peau se détend qu'on utilise des crèmes pour rendre la plasticité à cette même peau. Sans dégradation, pas de maquillage. La malléabilité, l'altération de la forme, justifie le maquillage, la formation, l'intervention sur la forme. C'est bien parce que la forme est plastique que l'activité s'échine à intervenir sur cette malléabilité pour tenter de lui donner de la stabilité et de lui conserver son identité. Les modifications corporelles deviennent alors des analyseurs d'une forme qui ne fait pas identité mais s'évertue à se modifier, à se transformer, à s'altérer. Le marquage des corps est une façon de transcender l'altération des corps. La marque est bien une transformation, mais qui se voudrait définitive et indélébile. Maquiller la plasticité corporelle c'est vouloir rendre le corps à une pure spatialité là où elle trouve sa malléabilité dans la temporalité.

(1) Voir Didier, 1985. Voir également Héloïse, 2007.

Le maquillage opère un glissement de la forme comme déploiement de la temporalité sur une forme qui ne se déploierait que dans l'espace. Dès lors la formation n'est pas une mise en forme, mais devrait redonner à la forme son mouvement, son changement en tant que changement (Ardoino, 1996).

En ce sens, entrer en formation ou faire de la formation, doit être associé à une pratique inscrite dans le mouvement de la production sur le modèle capitaliste. Former, vouloir donner forme, ne peut pas ne pas être associé à une façon de se saisir du temps pour le donner à la circulation dans cette confusion entre circulation et déplacement. La circulation ne déplace rien, tout comme les populations qui se déplacent sont souvent reconduites aux frontières. Or, former devrait être redonner la forme à sa plasticité en tant qu'elle est le mouvement de la vie-même dans son irréversibilité. Former devrait être une autre façon de désigner l'éducation au sens de l'entrée dans la vie (Lapassade, 1969), de ce processus de maturation-altération de la forme en tant qu'elle est le mouvement de la vie-même, auto-donation dirait Michel Henry (2004). La formation est toujours un entre-deux-formes où se manifeste diachroniquement la tension entre l'informe et le difforme. Cependant, sitôt que la formation est dessaisie de sa dimension diachronique pour ne lui laisser que son propre déploiement synchronique, celle-ci devient une tension entre préformation et déformation. L'informe et le difforme posent la question des limites de la forme là où la préformation et la déformation agissent sur la transformation de la forme. L'informe et le difforme, c'est la métamorphose de la forme, son changement d'identité. La préformation et la déformation, c'est l'ajustement de la forme, sa modification sans perte d'identité. L'informe et le difforme agissent dans le processus d'altération là où la préformation et la déformation agissent dans le processus de différenciation. Le processus de formation conjugue les deux processus d'altération et de différenciation dans une relation dialectique. L'informe et le difforme renvoient aux formes anormales, incomplètes, inachevées d'Aristote (1986) dans sa métaphysique lorsque l'engendré n'est pas de la même

espèce que le générateur. Ainsi, le principe générateur, qui est la semence de l'homme, peut-il engendrer des hommes dans une parfaite homonymie, tandis qu'il peut également engendrer une femme qui est un homme mutilé. Il y a également monstruosité quand un enfant mâle ressemble davantage à la mère. Or, dans le cas du mulet engendré par le cheval, celui qui apparaît d'une forme incomplète par rapport au générateur est dans l'incapacité de se reproduire. Il reste objet de production sans capacité de reproduction. Pline le jeune (1828) dira d'ailleurs que l'informe et le difforme veulent étonner et divertir (p. 305), c'est-à-dire être des objets de contemplation, de loisir, pour passer le temps. Et même si pour Michel de Montaigne (1863), l'informe et le difforme appartiennent à l'immensité de l'ouvrage de Dieu dans l'infinité des formes qu'il y a comprise (p. 101), il n'en reste pas moins que l'informe et le difforme restent des formes générées qui ne sauraient être des formes génératives. L'informe et le difforme restent objets de perception qui n'auraient pas de capacité à percevoir. La perception de l'informe est toujours la confirmation et la satisfaction d'y avoir échappé. C'est la confirmation pour celui qui perçoit, par la perception, qu'il a bien échappé à ce qu'il contemple, c'est-à-dire à l'informe et au difforme et étant lui du côté de la préformation, de la déformation, de ces formes qui se déclinent comme différenciation par rapport à du conforme et de l'uniforme. La perception de l'informe et du difforme est quasi-impossible sans prendre le risque de perdre toute référence à la conformité et à l'uniformité. En percevant à partir de cette conformité et de cette uniformité, l'informe est du préformé ; et le difforme, de la déformation. Dès lors, la perception décline l'informe et le difforme par comparaison et note les déformations et les préformations point par point, organe par organe, opérant ainsi un découpage où l'ensemble ne fait jamais sens (2). La méthode perceptive produit ainsi un filtre à l'angoisse (Devereux, 1980) de l'informe et du difforme. Il isole l'objet de perception comme un

(2) Voir par exemple la classification internationale des maladies de l'Organisation mondiale de la santé (OMS).

objet d'examen. Isolement qui consiste à changer la focale de la perception, soit par la perception microscopique qui détache chaque organe de sa totalité, soit par la perception macroscopique en contemplant le spectacle de l'informe et du difforme qui est agité ou présenté à son regard (Chapardon, 1877). Ce qui est en jeu dans la méthode de perception relève du rapport de l'informe et du difforme avec la préformation et la déformation. Le point de vue anatomique, physiologique, et des sciences médicales de manière générale, relève bien d'une focale de perception microscopique et, en cela, relève des sciences dites dures. Le spectacle de foire qui met en scène l'informe et le difforme relève d'une focale macroscopique. Le spectacle propose plusieurs variations de l'informe et du difforme dans un lieu et sur une durée donnée (celle de la foire). Il semble que l'informe et le difforme soient ainsi sortis de la scène ordinaire qui doit être le siège du conforme et de l'uniforme. Les autres scènes, scientifiques ou de loisirs, accueillent l'informe et le difforme pour décliner ses formes en préformation et déformation. Isidore Geoffroy Saint Hillaire (1837) par exemple, construit sa science tératologique en montrant que le monstre est une forme arrêtée du développement embryonnaire. Il y perçoit une préformation, une forme informe parce qu'inachevée. De la même manière, d'autres difformités sont constatées comme étant des excroissances, des déformations d'un organe au départ ordinaire. La préformation et la déformation sont les formes acceptées de l'informe et du difforme. C'est parce qu'il n'y a plus de scène que l'informe et le difforme se font alors obscènes (3). Cette « inquiétante étrangeté » (Freud, 1985) qui surgit au cœur de l'ordinaire a à voir avec la question des viscères, c'est-à-dire de ce que le corps oublie de lui-même pour pouvoir se faire mémoire. « Cette imbrication de l'oubli dans la mémoire explique le silence des neurosciences sur l'expérience si inquiétante et ambivalente de l'oubli ordinaire. Mais

(3) « Si l'obscène est de l'ordre de la représentation et non du sexe, il doit explorer l'intérieur même du corps et des viscères » (Baudrillard, 1979, p. 67). Voir aussi *Les stratégies fatales*, 1983.

le premier silence est ici celui des organes eux-mêmes. À cet égard, l'oubli ordinaire suit le sort de la mémoire heureuse : celle-ci est muette sur sa base neuronale. Les phénomènes mnémoniques sont vécus dans le silence des organes. L'oubli ordinaire est à cet égard du même côté silencieux que la mémoire ordinaire. C'est la grande différence entre les amnésies de toutes sortes sur lesquelles la littérature clinique abonde. Même le malheur de l'oubli définitif reste un malheur existentiel qui invite plus à la poésie et à la sagesse qu'à la science. Et, si cet oubli avait un mot à dire au plan du savoir, ce serait pour remettre en question la frontière entre le normal et le pathologique. Cet effet de brouillage n'est pas le moins troublant. Une autre problématique que la problématique biologique et médicale s'élève sur ce fond de silence : celle des situations limites où l'oubli vient rejoindre le vieillissement et la mortalité ; ce ne sont pas seulement alors les organes qui restent silencieux, mais le discours scientifique et le discours philosophique, dans la mesure où celui-ci reste pris dans les rets de l'épistémologie » (Ricœur, 2000, p. 553).

Pourrait-on dire dès lors, que l'informe et le difforme sont les matrices oubliées à partir desquelles se construisent les capacités d'isoler l'informe et le difforme pour les décliner en préformation et déformation ? Les capacités de préformation et de déformations se construisent-elles à partir de l'oubli de l'informe et du difforme ? Plus elliptique encore, peut-on dire que la formation de capacité c'est l'oubli de l'informe et du difforme, c'est-à-dire son remplacement par la préformation et la déformation ? Peut-on aller jusqu'à dire que la formation de capacité, c'est d'abord une préformation et une déformation ? Ajoutons le terme professionnel et nous pouvons nous demander si la formation professionnelle n'est pas la capacité d'une préformation et d'une déformation professionnelle ? Entendons ici la préformation comme modalités d'entrer dans une profession et la déformation, le langage spécifique du métier convoité. Il y aurait un passage, celui de l'informe et du difforme à pouvoir se métamorphoser en préformation et

déformation, qui permettrait de ne pas rester objet de perception, mais de devenir objet perceptif. Celui qui resterait dans l'informe et le difforme serait celui qui ne parviendrait pas à être saisi comme objet de perception. C'est la perception qui donne forme avant que cette forme soit capable de perception de formes.

Je veux croire que la perception de ce numéro saura lui donner la forme nécessaire à sa participation à notre œuvre collective de travail social.

Guy-Noël Pasquet est rédacteur en chef de la revue.

Bibliographie

- Anzieu, Didier, *Le moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.
- Ardoino, Jacques, « L'éducation en tant qu'altération des personnes ou la recherche prenant le changement pour objet », communication, colloque de l'AFIRSE, Québec, 1996.
- Aristote, *Métaphysique*, Z, 9, Paris, Vrin, 1986.
- Baudrillard, Jean, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979.
- Baudrillard, Jean, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset, 1983.
- Chapardon, Émile, *Les spectacles de la foire*, Paris, Berger-Levrault et C^{ie}, 1877.
- Devereux, Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.
- Freud, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.
- Geoffroy Saint Hillaire, Isidore, *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux*, Paris, Baillière, 1837.
- Héloïse, *La peau. Récit érotique et existentiel*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Henry, Michel, *Auto-donation. Entretiens et conférences*, Paris, Beauchesne, 2004.
- Lapassade, Georges, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Minuit, 1969.
- Montaigne, Michel de, *Essais*, Paris, Garnier frères, 1863.
- Pline le jeune, *Lettres*, Tome 2, Paris, C.L.F. Panckoucke, 1828.
- Ricœur, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.



À l'attention de nos lecteurs :
L'article du sommaire noté en chiffres romains est à consulter
sur le site du *Sociographe* : www.lesociographe.org

Celui qui veut transformer
doit connaître ce qui transforme

Siegfried Kracauer

L'ORNEMENT DE LA MASSE

1963